

**Un écrivain en conditions d'exil**  
**(Base sur le roman de Mykhailo Ivassiouk**  
***Dans le royaume des matons*)**

**Anamaria GAVRIL**

*Université « Ștefan cel Mare » de Suceava*  
[anahert@yahoo.com](mailto:anahert@yahoo.com)

---

**Abstract:** The article analyzes the autobiographical novel *In the Kingdom of Wardens* written by the prominent Ukrainian writer Mykhailo Ivasiuk. It substantiates that in his novel the author exposes true Soviet reality and the Stalinist dictatorship; he condemns totalitarianism and the dictatorship of communist power. The main attention is drawn on the psychology of the artist, who under conditions of exile and isolation from his native land managed to preserve the best human qualities, did not lose faith in returning from a long exile and serving for the benefit of the Ukrainian people.

**Keywords:** *Mykhailo Ivasiuk, autobiographical novel, writer, exile, psychologism, dictatorship.*

Le thème d'exil, d'emprisonnement dans les camps de concentration soviétiques avec toutes les réalités du cruel régime communiste est découvert dans le roman de Mykhailo Ivassiouk *Dans le royaume des matons*. L'ouvrage unique, basé sur les faits authentiques de la vie de l'écrivain, est paru en 2008 dans la maison d'édition « Misto » de Tchernivtsi. Mais l'auteur a travaillé sur ce livre pendant les années 1980-1990.

A la base du récit artistico-documentaire se trouvent des événements réels de la vie de l'auteur. Ayant fini le lycée, Mykhailo Ivassiouk est entré à l'Université de Tchernivtsi, mais il n'a pas pu continuer ses études là à cause d'incapacité de les payer. Le jeune homme a entendu parler de l'Ukraine soviétique, que tout est différent là, qu'il y a la possibilité de faire les études gratuitement et son désir d'obtenir des nouvelles connaissances l'a poussé à passer la frontière et entrer à l'université en Ukraine renouvelée. Mais lorsqu'il passait la frontière entre l'Ukraine et la Roumanie près de Sniatyn, le jeune homme a été arrêté par les gardes-frontières et a été condamné à trois ans des camps stalinistes ; en réalité il a fait son temps pendant sept années – de 1939 jusqu'à 1946.

Le roman *Dans le royaume des matons* est un souvenir effrayant de souffrances surhumaines éprouvées dans les chambres de torture communistes. Dans les 22 nouvelles du roman l'auteur a raconté ses tourments et vagabondages en Union Soviétique. Ces années heureuses de la jeunesse quand les jeunes hommes forment

leurs propres représentations du monde, leurs propres principes et convictions, quand ils tombent amoureux pour la première fois, rêvent, font des projets sur l'avenir, Mykhailo les a vécus pas sous un ciel étoilé, pas dans une bibliothèque, pas au bord d'une calme rivière, en regardant dans les yeux son premier amour. Il les a vécus dans les camps stalinistes, froids comme de fer, où la vie est sentie comme détachée de toute gaieté, comme oubliée par Dieu et jetée en enfer. Et derrière tout cela se voit « l'image claire » du père des nations, haïssable Staline, qui est toujours mentionné par l'auteur dans le roman. L'auteur voit, dans ce mécanisme intègre, conçu pour la « rééducation » des ennemis du bien public, réfléchi jusqu'au moindre détail, jusqu'au plus petit vis, que le « père » a mis sa main à l'idéalité du système. Le père des nations, comme un roi suprême, gérait de millions des gens : « Le guide était entre deux sapins et regardait le rang infini des gens, qui coupait Petchora en deux. Si on rangeait comme cela tous les esclaves du royaume de Sosso Djougachvili, on pourrait ceindre la planète entière en suivant l'équateur » [Ivassiouk, 2008 : 22]. Le soi-disant père a pris soin de tout, même du petit-déjeuner, déjeuner, goûter et souper : « Les biscottes, voilà le repas le plus à la mode à l'époque d'infiniment génial Sosso Djougachvili » [Ivassiouk, 2008 : 23].

En ce qui concerne la personnalité de Staline, le jeune homme la traite avec un « frémissement » particulier. Dans chaque nouvelle l'auteur revient à l'image du père des nations. Ainsi, dans la nouvelle « Le chemin difficile au cap Kanine » le jeune homme réfléchit : « Il faut cracher sur Staline pas tant pour qu'il est un tueur stupide, lâche et sanglant que plutôt parce qu'il a appris le vingtième siècle tuer les gens comme des mouches ou moustiques. Dans sa stupidité il couvrait les tueurs par les mots ronflants sur l'humanisme. Et les gens détruisent l'un l'autre. Il n'y en a pas été dans l'histoire un tel génocide répugnant » [Ivassiouk, 2008 : 37].

Le jeune homme qui n'a pas réalisé son énergie et sa puissance juvéniles ne cède pas, ne se démoralise pas, il vit, survit, échappe suivant les griffes de la mort. L'auteur reproduit sa fureur de vivre en reconstruisant son souvenir du moment où il a failli mourir dans l'eau glacée, lorsqu'il traversait avec les autres détenus la rivière Petchora : « Je suis aussi parmi les esclaves malchanceux, mais à cinq pas du bord. Je me débats dans l'eau glacée car je ne suis pas du tout différent des autres... » [Ivassiouk, 2008 : 23]. Mais ce n'est pas si facile de survivre dans cet enfer, dans cette situation extrême : « Un de mes frères de malheur se raccroche à moi et je plonge sous l'eau. Il est dans un état de panique terrifiante. Moi aussi » [Ivassiouk, 2008 : 23]. Le jeune homme comprend que lui, ainsi que l'autre prisonnier, est menacé par la mort sous la glace mais il se rend compte qu'il soit mieux que l'un parmi eux survit qu'ils meurent tous les deux. Il se libère par une saccade acharnée de celui qui le trainait au fond. Le jeune homme comprend qu'ici chacun est pour soi. Mais en dépit de cette loi de survie « chacun est pour soi », il est aidé par ses voisins de lits de planches qui étaient sur un chaland qui naviguait sur la Petchora, Doumenko et Fainbourg. Ils ont jeté une écharpe à Mykhailo et ils l'ont tiré de l'eau glacée. A propos, selon les souvenirs de la fille de Mykhailo

Ivassiouk, Oksana Mykhailivna, l'écrivain a trouvé, des années plus tard, la possibilité de se rencontrer avec un de ses sauveurs et de se rappeler de temps qu'ils ont vécu à côté un de l'autre.

Mais ce n'est pas la fin de la première épreuve : ce n'est que la moitié de l'ouvrage de sortir du fond de la glace. Quoi faire ensuite, comment survivre habillé dans l'habit mouillé dans le froid de moins trente degrés ?... Le jeune homme est saisi par la terreur, une terreur muette et froide. Au milieu des cris encourageants et en même temps moqueurs « Meus-toi, ne fais pas la victime !... Lutte d'abord !... Cours, ou tu vas entrer à l'université de la Tombe !... Nom de Dieu, pourquoi tu t'es pelotonné et restes immobile ?! Meus-toi, pauvre étudiant !... » [Ivassiouk, 2008 : 25], Mykhailo doit courir, courir pour vivre. Il courait avec les poings serrés, vainquant les pensées effrayantes à la mort de froid. Il savait que tout près il y avait un village.

Des différentes pensées foisonnaient dans la tête du jeune homme pendant qu'il courait, se sauvant de la mort. Il pensait à la taïga, à sa grandeur et sa puissance, et en même temps à son insensibilité et sa sévérité. Il pensait à ses souliers en peau de daim, qu'il portait pendant cette course dans cette cruelle taïga. Son frère Iouri lui a fait ces souliers, afin que le futur étudiant ait eu un air présentable... Il pensait que le meilleur choix fût de s'adosser contre un sapin et de rester dans cette taïga à perpétuité...

Enfin, ayant atteint le village, le jeune homme s'est trouvé dans le logis d'une femme ukrainienne dont la famille avait été emmenée dans la lointaine Sibérie pendant la collectivisation. Ayant appris que le jeune homme venait aussi de l'Ukraine, la femme l'a laissé entrer dans sa maison, l'a nourri et lui a donné un croûton pour la route.

C'était sa première rencontre avec une Ukrainienne à l'étranger froid et lointain. Dans l'ouvrage il y a plus qu'un épisode lié aux rencontres avec les Ukrainiens dans les camps du Nord.

Encore un épisode lié avec l'Ukraine est la scène de la connaissance avec le comédien ukrainien Vasyl Borovyk à une étape, quand Mykhailo était envoyé travailler à l'hôpital. Borovyk a plâité au jeune homme. Ils se sont rencontrés souvent, parlaient sur beaucoup de thèmes en ukrainien, récitaient de la poésie. « C'est une personne admirable, une personne pleine de force, énergie et inquiétude intérieure... Borovyk m'imposait beaucoup et cela nous rapprochait, nous donnait des forces pour tenir tête » [Ivassiouk, 2008 : 60]. Le comédien, qui travaillait comme comptable au bureau de comptabilité du camp, savait qu'il y avait beaucoup d'Ukrainiens à l'étape et rêvait de créer un cercle dramatique pour mettre en scène la pièce d'Ivan Kotliarevsky « Natalka Poltavka », ayant pour but « pour que notre confrérie ne se démoralise pas et ne perde pas son visage ukrainien même dans cet enfer-ci » [Ivassiouk, 2008 : 60].

L'histoire tragique, décrite dans la nouvelle *Le garçon de Komarovi Rog*, est liée avec un autre Ukrainien – le compatriote de Mykhailo, un garçon de Kitsman nommé Ivan Syniuk. Quand Mykhailo travaillait dans la section psychiatrique, il y

a rencontré par hasard ce garçon gravement malade, à moitié mort : « C'est un petit mèche qui s'éteint déjà, qui vacille à peine » [Ivassiouk, 2008 : 131]. Le jeune médecin reconnaît dans ce garçon malade avec de la pitié et de l'effroi son voisin Ivanko Syniouk. Mykhailo ne voulait pas croire que c'était le même garçon qu'il avait rencontré si souvent dans la forêt de Kitsman, il lui semblait que c'était un cauchemar. Le garçon Ivanko a reconnu son ancien voisin qu'il a nommé, par habitude, avec respect « lycéen ».

Mykhailo soignait Ivanko comme son propre petit enfant, l'abecquait, lui apportait de l'ail pourvu qu'il dépasse un peu, au moins, l'avitaminose et le scorbut, dont presque chaque personne dans le champ était malade. Pendant les minutes de la lutte pour la vie de son petit pays, des pensées effrayantes paraissaient toujours dans la tête du futur écrivain : « Il restait assis près ce jeune homme et pensait à la stupidité des gens qui appelaient un génie et un père des nations un aventurier quelconque, un criminel. Ce loup-garou affolé a passé toutes les bornes d'une manière si effrontément, que les gens ont perdu contenance et l'ont proclamé d'être une divinité terrestre, le soleil brillant » [Ivassiouk, 2008 : 135].

Les médecins n'ont pas réussi à sauver le garçon. Le jeune homme réfléchit avec désespoir : « Nous n'avons pas réussi à sauver Ivanko. C'est parce que tout ce que fait ce stupide Sosso Djougachvili n'est pas possible d'être rectifié par des mille des gens intelligents. De temps en temps j'étais de nouveau envahi par le rêve fou que si un jour j'allais échapper cet enfer sain et sauf, ce royaume des matons construit par les créateurs de bonheur pour tous les gens au monde, j'irais écrire un livre sur Staline » [Ivassiouk, 2008 : 135].

Les souvenirs de premières semaines passées aux peines d'intérêt général, ce ne sont que les souvenirs de la faim, de la faim éternelle et insupportable. Le jeune homme, ainsi que les autres bagnards, ne pensait qu'à la ration du pain, dont le poids dépendait de la réalisation de la norme : « J'ai toujours faim, j'ai très faim... ici, les gens meurent par millions à cause de la faim. En particulier, les Ukrainiens. Le gouvernement de ce pays aime quand les gens meurent car la faim est une grande aide en ce qui concerne les actions politiques » [Ivassiouk, 2008 : 38].

La faim et l'avitaminose poursuivaient les prisonniers et même les faisaient perdre toute apparence humaine et, se laissant guidés par des quelconques instincts subconscients, ceux-ci agissaient d'une manière inhumaine. Dans le chapitre « Le pont ferroviaire », l'auteur décrit la situation où les brigades des travailleurs exténués, ayant aperçu pendant une journée ensoleillée de l'herbe verte, des ronces, les fleurs de la prêle, n'ont pas pu s'abstenir et ont obtenu la permission des supérieurs de se régaler de ces « friandises ». « Ils étaient si passionnés par le mâchement qu'ils ne cachaient même pas qu'ils n'avaient pas honte, ils ressemblaient aux quadrupèdes ». Le jeune homme ne s'en soucie pas déjà, il regarde cela sans effroi et étonnement (car son âme a commencé à se durcir) et pense de nouveau au père des nations : « C'était une démonstration frappante, comment les gens instruits, honnêtes, avec une âme et un esprit clairs ont été réduits à l'état des animaux par une meute des scélérats, qui

ont occupé le trône de la maison Romanov. La pensée que je dois un jour écrire le livre sur Staline a émergé dans ma tête. Mais je vais écrire seulement en utilisant les injures. Pendant mon séjour dans ce paradis staliniste je dois apprendre cette abondance des injures engendrées par l'époque socialiste » [Ivassiouk, 2008 : 47].

La faim poursuivait tout le monde aux toutes étapes et endroits de bagne. Se trouvant à l'étape où il faisait son stage à l'infirmerie, Mykhaïlo voyait ça de ses propres yeux et il savait qu'il y avait eu des cas de cannibalisme dans la taïga et il en parle dans la nouvelle « De cap Kanine à nouveau à Choulder » : « Je visitais souvent le morgue [...]. De morgue commençait le chemin vers le véritable enfer. Derrière toutes les baraques se trouvait une grande place, où on déposait les cadavres des gens qui mourraient à l'étape. J'ai vu ici un vrai « Ararat » de cadavres. Car la terre pendant l'hiver devenait comme de fer et on ne pouvait pas creuser un trou, on les empilait d'abord, pourvu qu'à la fin de mai, quand la terre allait se décongeler, on pourrait les apporter derrière la porte et les enterrer dans une fosse commune. On y apportait aussi et ceux qui étaient morts dans la colonie ; on ne pouvait pas laisser ces défunts quelque part dans la taïga, car dans la forêt on connaissait déjà qu'il y avait des cas de cannibalisme dans le royaume des matons » [Ivassiouk, 2008 : 61]. L'auteur, ayant passé beaucoup de temps dans le cachot, ayant supporté des outrages et des accusations imméritées, la privation de nourriture et le froid épuisant, après beaucoup de réflexions et observations, après une analyse de tout ce qui s'est passé autour de lui et avec lui, l'auteur fait la conclusion : « Au XXème siècle l'homme est devenu un être tout à fait confus et tout à fait inutile. Il peut être affamé, épuiser par le travail d'esclave, on peut se moquer de lui par son solitude effrayant, on peut le tuer sans forme de procès. Personne ne le défendra, car dans ce pays tous sont condamnés au désespoir misérable. La terreur, qui pendant beaucoup d'années venait à la lumière, affaiblit l'âme de l'homme, en transformant l'homme même en un esclave, un esclave mis à plat ventre. Hitler hystérique et Staline stupide rusé, ils ont appris à l'Europe de tuer les gens impunément. Le dernier, en particulier, a porté l'idée de la nécessité de meurtre à un niveau sans précédent » [Ivassiouk, 2008 : 61]. Et ensuite : « Le cannibalisme est le but principal du bolchevisme de Moscou. C'est son synonyme. Et par le cannibalisme les bolcheviques prouvent que pour eux rien n'est impossible » [Ivassiouk, 2008 : 77].

Les prisonniers faisaient le travail pénible, au-dessus de leurs forces et chacun parmi eux rêvait tomber malade au moins pour un jour, pour qu'il soit libéré de travail de forçat. On ne permettait même pas attendre qu'il cesse de pleuvoir s'arrête – il fallait travailler sous la pluie. Mykhaïlo a retenu pour toute sa vie dans sa mémoire l'énonciation du chef de la colonne : « Il ne pleut pas sur le tracé ! C'est impossible qu'il y pleuve ! », qui recréait le contenu des pensées, qui enfonçaient dans les têtes des prisonniers l'idée que la chose principale pour tous est la pelle et la brouette pleine de sable, pour gagner trente grammes de pain.

C'est par ce slogan que se guidaient certains prisonniers, qui croyaient naïvement que par son travail ils allaient gagner du respect et de l'estime chez les suprêmes du camp et qu'on allait les libérer avant terme. Un exemple frappant d'une telle personne est devenu l'image de Tanioucha Demidova. La jeune fille énergique, forte, qui venait de la région de Smolensk, naïve comme un enfant et sincère, transportait le sable en brouette sur un pied, dépassant la norme. Tanioucha était la fierté de la brigade des femmes. Les supérieurs la louaient, car elle était doublement utile : elle dépassait la norme et accélérât la construction du pont, d'autre part, elle prouvait que le processus de rééducation des éléments antisociaux est possible dans les camps stalinistes.

Mykhaïlo a réussi à survivre dans cet effrayant hache-viande staliniste. Il a survécu grâce au désir ardent de vivre, au énorme rêve d'apprendre et grâce aux gens qu'il rencontrait. En faisant son temps, Mykhaïlo ne perdait pas sa foi en l'humanité, bien qu'il apprît aussi qu'il ne fallait pas croire à tous. Il rencontrait des bons gens, qui contribuaient à l'amélioration de sort du jeune homme, par les mots encourageants ou même par les actions concrètes. Une telle personne a été le docteur Olexandr Moïsseïovytch Choulder, une personne très intellectuelle qui, ayant écouté l'histoire du jeune homme, a aperçu en lui de la noblesse, de l'honnêteté, une haute intelligence et l'appétit de savoir. C'est à partir de la rencontre avec docteur Choulder ont commencé les changements positifs dans la vie de camp de Mykhaïlo. La personnalité de Choulder, qui est devenue pour le jeune homme un stimule pour travailler sur lui-même afin de trouver emploi à l'hôpital sous la direction du docteur, elle a été le phare qui lui montrait le but final.

Ce sont les gens de cette vie de camp, leurs actions et conseils qui sont restés à jamais dans la mémoire de Mykhaïlo Ivassiouk. C'est le docteur Olexandr Moïsseïovytch Choulder qui lui a aidé de devenir un aide-médecin à l'infirmierie psychiatrique, c'est aussi le docteur Lev Alexandrovitch Zilber, le frère germain de l'écrivain Véniamine Kaverine, et les aide-médecins Marko Neichouler et Olexïï Pyatnitskiï, et Larissa Pavlivna à laquelle Mykhaïlo Ivassiouk a eu des sentiments sincères et de laquelle il s'est rapproché : « J'ai eu un besoin qui me sautait à la gorge d'être près de Larissa. En lui parlant j'ai commencé à renaître, le sentiment terrible de solitude qui m'envahissait, s'est engourdi et a laissé place à l'espoir que je deviendrais une personne comme tous les personnes civilisées... » [Ivassiouk, 2008 : 145].

Lorsqu'il travaillait dans la section psychiatrique, Mykhaïlo voyait beaucoup de gens mutilés par le système, ce qu'était décrit dans les nouvelles du roman. Une telle personne a été Evdokia Andriïvna Borysova qui appelait elle-même « Mira vsego mira »<sup>1</sup> et demandait qu'on l'appelait Mira Andriïvna. Cette femme malade venait de la région de Stavropol et elle était condamnée à huit ans de baigne pour la propagande antisoviétique. La femme n'a pas pu supporter tout cela, elle est devenue timbré et s'est trouvée dans la section psychiatrique ; elle était sûre qu'elle

<sup>1</sup> « Mira de tout le monde », jeu de mots intraduisible.

était la meilleure amie de Staline, le membre du comité central et qu'elle avait été souvent aux déjeuners des chefs soviétiques – Vorochilov, Kaganovitch, Molotov.

Une autre image colorée est l'image d'une patiente de la section psychiatrique, de la chanteuse kazakhe Saïtkhanova, connue et aimée autrefois par les jeunes de Kazakhstan. Elle n'a pas pu supporter les conditions de camp et s'est déprimée ; parce que Saïtkhanova n'avait à manger que la ration misérable son organisme a commencé à refuser la nourriture et s'est affaibli. Mais le chef du camp ne pouvait pas permettre que la chanteuse meure sur les lits de planches parce qu'il allait recevoir une réprimande, et il a décidé de la transférer au corps médical. Une scène misérable apparaît devant le lecteur, quand les médecins ont réuni un conseil en examinant la malade, parce qu'ils ne savaient pas comment la sauver. Quand la chanteuse a vu beaucoup d'yeux qui la regardaient de toutes parts, elle s'est rappelée les temps quand elle se produisait devant les admirateurs préférés de son talent, « c'était comme dans sa conscience s'est réveillée la célèbre comédienne et chanteuse. Elle a senti tout à coup l'auditoire, s'est pourquoi elle a pincé coquettement ses lèvres et a essayé même de sourire charment » [Ivassiouk, 2008 : 158]. Mais ce sourire de la chanteuse ne charmait pas mais évoquait de la pitié de la compassion douloureuse chez les médecins : « Une pensée m'a traversé l'esprit que ce sourire peut être aimé seulement par Staline le grand » [Ivassiouk, 2008 : 158].

Dans la dernière nouvelle du roman, *Je vais à la liberté*, on raconte comment Mykhailo Ivassiouk par un miracle a gardé son certificat de maturité pendant qu'il était dans les camps stalinistes. Et de nouveau il a été aidé par les bons gens qu'il rencontrait sur son chemin, ainsi que, par exemple, un tchékiste bienveillant, qui a trouvé dans le dossier de Mykhailo le certificat, plié en quatre, et a pensé que c'était un quelconque diplôme d'honneur. L'auteur se rappelle de cette situation avec de la gratitude : « Je pensais que c'était le deuxième tchékiste honnête que j'ai rencontré sur mon chemin de prisonnier. Ce n'était pas un maton. Un vrai maton ne me rentrerait pas le certificat de maturité avec un portrait assez grand du roi de la Roumanie Carol II... » [Ivassiouk, 2008 : 179]. L'auteur reconnaît : « En prenant les devants, je vais dire que ce certificat me permettra d'entrer en 1946 sans problèmes à l'Université de Tchernivtsi » [Ivassiouk, 2008 : 179].

Le récit de Mykhailo Ivassiouk finit par son transfère de camps à l'établissement. « Ma vie nouvelle a commencé. Elle n'était pas différent de celle précédente » [Ivassiouk, 2008 : 180].

La continuation logique du roman *Dans le royaume des matons* est l'ouvrage *L'oiseau céleste* [Ivassiouk, 1984], où on trouve la description partiellement autobiographique de la vie d'auteur au Nord après la détention. Mais ce roman, qui décrit les événements postérieurs, est paru le premier, ce qui est conditionné par les conditions socio-historiques, par le système socialiste de l'Ukraine soviétique.

Donc, le roman de Mykhailo Ivassiouk *Dans le royaume des matons* est un représentant de la prose de prison et de camp, dont le développement a été causé par les réalités mondiales et ukrainiennes des années 30 – 50 du XXème siècle – le

totalitarisme, les camps de concentration nazi et Goulag. Le topos du camp dans ce roman a une charge fonctionnelle-stylistique qui consiste en réalisation de telles fonctions : idéo-thématique (montrer la réalité soviétique à l'aide des images symboliques et l'interpréter les conditions de vie de l'homme soviétique, les rôles des différentes nations dans l'USSR) ; créatrice du sujet, à l'aide de laquelle on sauvegarde l'intégrité du sujet et l'unification des réalités socio-politiques dans un tableau artistique unifié du roman ; créatrice du caractère, qui représente l'influence sur la formation de la personnalité du héros ; psychologique, à l'aide de laquelle l'auteur a recréé la possibilité du camp de donner à l'homme un certain modèle de conduite, de l'ombrage des pensées, des émotions du héros ; historico-factuelle, qui rend possible la fixation dans le texte des toponymes et événements historiques réels. Comme on peut le voir, le topos de camp est un élément important de la structure poétologique du roman. Derrière la manière réaliste de l'écriture se cachent les images symboliques, les motifs existentiels qui nécessitent une analyse ultérieure.

#### **BIBLIOGRAPHIE**

- Ivassiouk, 1984 : Mykhailo Ivassiouk, *L'oiseau céleste : Un roman*, Oujgorod, Karpaty, Ukraine, 1984.  
Ivassiouk, 2008 : Mykhailo Ivassiouk, *Dans le royaume des matons : Un roman en nouvelles*, Tchernivtsi, Misto, Ukraine, 2008.